



Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français

Gilles Havard et Mickaël Augeron (dir.).
Les Indes savantes, Paris, 2013, 642 p.

IL Y A DÉJÀ PRÈS DE CENT CINQUANTE ANS AUJOURD'HUI que l'historien américain Francis Parkman a écrit sa célèbre formule : « La civilisation hispanique a écrasé l'Indien ; la civilisation anglaise l'a méprisé et négligé ; la civilisation française l'a adopté et a veillé sur lui. » (p. 17-18) Cette idée simpliste n'est heureusement plus à l'ordre du jour dans l'historiographie. Néanmoins, la nature particulière des relations que la France a établies et entretenues avec les Indiens d'Amérique continue d'intriguer et de susciter le questionnement, comme en témoigne cet ouvrage collectif codirigé par les historiens français Gilles Havard et Mickaël Augeron. Composé de 43 articles rédigés par 37 auteurs de différents horizons disciplinaires (historiens, anthropologues et littéraires), l'ouvrage s'intéresse à « la riche et longue histoire des relations entre Français et Amérindiens, faite d'emprunts, d'échanges et de partages, mais aussi de tensions, de violences et d'incompréhensions ». Plus précisément, il cherche à cerner « l'éventuelle singularité de ces relations, par rapport à celles unissant les Amérindiens aux Britanniques, aux Espagnols ou encore aux Américains » (p. 8).

Les différents textes ont été réunis dans six sections thématiques. La première, intitulée « Le temps de l'empire et des alliances (xvi^e-xviii^e siècles) », aborde la nature des relations établies entre Français et Amérindiens à l'époque où la France possédait réellement un « empire » en Amérique – ou

plutôt, « partageait » concrètement le continent avec ses premiers occupants. Les cinq sections suivantes, quant à elles, se tournent vers les rapports multiformes qu'ont entretenus Français et Amérindiens après la chute de la Nouvelle-France en 1763 (et la vente de la Louisiane aux États-Unis par Napoléon en 1803), c'est-à-dire une fois rompus les liens « politiques » unissant la France aux nations amérindiennes. L'objectif de cette structure est de mesurer si la nature des relations établies à l'époque de la Nouvelle-France a pu avoir un quelconque impact sur le rapport que les deux groupes ont entretenu par la suite. Ainsi, une deuxième section s'intéresse à « l'héritage linguistique » laissé par la présence française en Amérique, dans la toponymie, les ethnonymes amérindiens et le métissage linguistique. La troisième présente les « itinéraires croisés » de quelques Amérindiens ayant séjourné en France ou de Français ayant fréquenté l'Amérique aux xix^e et xx^e siècles, tandis qu'une quatrième section analyse le « legs ethnographique, littéraire et philosophique » de l'expérience américaine de la France, à travers notamment les œuvres de Rousseau, Chateaubriand, Breton, Lévi-Strauss, les institutions muséales et même les bandes dessinées. Prenant le contrepoint de ces deux dernières thématiques, la cinquième section aborde la mémoire que les Amérindiens et leurs communautés ont conservée, voire construite, de leur rapport avec la France. Enfin, la sixième et dernière partie fait un survol des rapports complexes que les Amérindiens des Antilles continuent d'entretenir avec les notions de « République, citoyenneté et créolité ».

Particulièrement riche, l'ouvrage prend presque des allures de synthèse tellement les thèmes abordés sont variés, et le cadre spatiotemporel, large. S'émancipant des espaces politiques ou géographiques traditionnels (comme la Nouvelle-France par exemple), on accorde une place de choix aux nations des Plaines américaines, sans oublier

les Amérindiens du Brésil et des Caraïbes ou encore d'autres communautés demeurées aux marges de l'impérialisme français, au Texas, au Mexique et même dans la *Pampa* argentine. Cet élargissement s'avère particulièrement judicieux puisqu'il met notamment en évidence à quel point les Amérindiens des Plaines ont occupé une place privilégiée dans la construction de l'imaginaire français à l'égard des Amérindiens. Par ailleurs, avec ses nombreuses études consacrées à la présence amérindienne en France ou à la circulation des objets amérindiens dans les « cabinets de curiosités », les collections privées et les musées d'ethnologie et d'archéologie, l'ouvrage souligne la pertinence d'une approche réellement « atlantique » des relations franco-amérindiennes, et ce, aussi tard qu'au xx^e siècle.

Bien que la profondeur de l'analyse soit parfois inégale, les textes abordent néanmoins plusieurs sujets de recherche encore peu explorés (la présence amérindienne en France ou la mémoire amérindienne, par exemple). Certaines interprétations phares recourent par ailleurs l'ensemble de l'ouvrage et lui donnent une cohérence remarquable. Les quelques textes abordant l'Ancien Régime mettent notamment en évidence la grande diversité et la complexité des relations établies entre Français et Amérindiens aux xvii^e et xviii^e siècles. Cela oblige à rejeter l'idée d'un quelconque « modèle colonial français ». Comme le souligne Mickaël Augeron au sujet des esclaves et domestiques amérindiens qui ont séjourné en France au xviii^e siècle, leur expérience « démontre combien les relations entre Blancs et Amérindiens sont complexes [et qu'il] serait vain, dans ces conditions, d'essayer de généraliser certaines conditions d'existence au détriment d'autres... » (p. 95). Et pourtant, malgré cette grande diversité des rapports interpersonnels, une certaine uniformité se dégage dans les représentations que Français et Amérindiens se font les uns des autres. C'est bien là,

d'ailleurs, l'un des apports fondamentaux de l'ouvrage, qui ne se limite pas à déconstruire les catégories sociales héritées du colonialisme, mais cherche aussi à mettre en lumière le processus qui les a vues naître : celui de l'homogénéisation du rapport à l'Autre à travers les représentations. Dans un texte particulièrement novateur et stimulant, Alexandre Dubé démontre par exemple comment les pratiques administratives élaborées pour traiter l'information qui entrait au « bureau des colonies » ont contribué à faire de l'Amérindien un « objet » de gouvernance singulier et uniforme, nécessitant la supervision d'un personnel qualifié : « C'est en effet au sein de l'administration impériale française des xvii^e et xviii^e siècles que l'Amérindien est d'abord aplati, réduit, envisagé selon certains angles bien précis, et devient graduellement un *objet administratif* au service de *politiques* précises. » (p. 153-154)

Les textes des troisième et quatrième sections, qui forment le cœur de l'ouvrage, mettent quant à eux en évidence les processus de reconstruction qui ont contribué à réactualiser, aux xix^e et xx^e siècles, ces représentations homogénéisées de « l'Indien ». Deux tendances plus ou moins distinctes se dégagent. La première, ancrée dans la nouvelle « culture coloniale de masse » (p. 22), valorise l'image de l'Indien voué à disparaître (le « *vanishing Indian* ») parce qu'incompatible avec la modernité. Cette image découle notamment de la grande popularité qu'ont connue en France au xix^e siècle les romans de James Fenimore Cooper ainsi que les « cirques

indiens » comme la *Galerie indienne* de George Catlin ou le *Buffalo Bill Wild West Show* de William F. Cody. Élaborée à l'époque de la conquête américaine de l'Ouest, cette image est indissociable de celle de l'Indien des Plaines, que l'on confinait graduellement dans des réserves, et elle s'incarne encore aujourd'hui dans les mouvements indianophiles étudiés par Olivier Maligne, les westerns ou la bande dessinée. Quant à la deuxième tendance, plus propre à l'élite intellectuelle, elle s'est construite à partir du mythe du « Bon Sauvage » et valorise l'exotisme de la culture indienne. Érigé en symbole par Rousseau et Chateaubriand pour critiquer les excès de la société moderne, l'Indien aurait suscité une fascination toute particulière chez les anthropologues français, qui ont cherché en l'étudiant à préserver « l'authenticité » de sa culture. L'Indien apparaît ainsi comme indissociable de la modernité culturelle française, et Tangi Villerbu souligne judicieusement les contradictions inhérentes à ce phénomène : « De Brissot au premier conflit mondial, l'Indien que l'on a devant soi est toujours en sursis, le dernier de son espèce. Le paradoxe de ce « dernier Peau-Rouge » devenu éternel puisque toujours présent n'est pas encore perçu. C'est que sa figure est utile comme support de toutes sortes de discours qui lui échappent. » (p. 383) On perçoit donc clairement le résultat du processus colonial, qui tend à déposséder l'Autre de son humanité pour en faire un objet idéal.

Malgré la richesse et l'abondance des thèmes abordés, on s'étonne cependant qu'aucun texte ne traite directement

de l'expérience américaine d'Alexis de Tocqueville (seules quelques lignes lui sont consacrées par Havard et Augeron dans leur introduction). Ses *Quinze jours dans le désert* ne constituent-ils pas un témoignage important de la fascination des intellectuels français pour le mode de vie amérindien, précisément à ce moment charnière où disparaissaient les « institutions particulières de l'Ancien régime français [qui] ont parfois facilité l'intégration des Indiens, au moins d'un point de vue rhétorique, au sein de la société coloniale » ? (p. 18)

Mais plus fondamentalement, l'ouvrage laisse d'une certaine façon ouvert le questionnement de départ, qui consistait à mesurer l'« éventuelle spécificité de la (des) rencontre(s) franco-amérindienne(s) ». L'absence de références à des études issues du contexte britannique, américain ou espagnol empêche en effet d'apprécier pleinement la singularité des représentations mutuelles construites par les Français et les Amérindiens. Les « cirques indiens » comme celui de Catlin n'ont-ils pas suscité un intérêt aussi important ailleurs en Europe ? Quant aux mouvements indianophiles, ils ne constituent probablement pas un phénomène populaire propre à la France. Ainsi, il reste encore à saisir la place que l'expérience franco-amérindienne a occupée dans la construction du rapport à l'Autre propre à la modernité culturelle de l'Europe.

Maxime Gohier
Université du Québec à Rimouski